

affirmé que la moindre attention suffit toujours pour distinguer la mort de la vie et ne pas enfermer dans la tombe un vivant.

Il était dur d'extirper une opinion vulgaire si fortement enracinée par la peur ; de démolir les fables et légendes publiées par des médecins sur la foi d'ignorants, de romanciers, de journalistes, etc. ; d'effacer la fausse histoire d'André Vésale disséquant le prétendu cadavre d'un noble Espagnol encore vivant ; enfin de rayer comme un préjugé vulgaire l'opinion exprimée par l'immortel Poquelin :

Qui tôt ensevelit bien souvent assassine
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine !

Le docteur Bouchut a fait tout cela. Il rapporte 90 observations d'enterrement précipité puisées *in extenso* dans un grand nombre d'auteurs. Pas une n'est scientifique ; peu d'entre elles méritent crédit. Nous y voyons bien quelques méprises appartenant à des personnes étrangères à la médecine, et à une époque où nulle règle ne présidait à la constatation des décès. Mais nous y trouvons surtout des observations fantaisistes, mensongères et romanesques. Ces observations passent de nos faits divers dans des livres prétendus scientifiques ! Quelle créance sérieuse peut leur être accordée, étant donné le peu de précision et l'absence de contrôle qui président au *reportage*, principalement dans les feuilles de province, où se puisent presque toujours ces nouvelles à sensation ?

M. Bouchut, à la lecture de ces faits divers, procède toujours (toujours on le peut) à une enquête sommaire ; et toujours l'enquête, chose étrange, aboutit aux termes : *mytification, conte ridicule, bonne foi surprise !*

Où la bonne foi la plus solide est surprise, c'est lorsque le lecteur voit, dans les susdits ouvrages alarmistes, les observations extraordinaires de mort apparente et de résurrection après submersion ou pendaison de trois à quinze jours. Comment croire à des écrivains qui enregistrent de pareilles absurdités ?

Le diagnostic de la mort est rendu prompt et facile par l'étude complète de cet important phénomène. Les prodromes agoniques, la décoloration du visage et des lèvres, la cessation des mouvements de la respiration et du cœur, la dilatation considérable de la pupille, "cette fenêtre de l'âme," sont, parmi les nombreux signes diagnostiques, les plus importants à noter. Les signes de la cessation des fonctions du cœur sont : l'absence prolongée des battements constatée par l'auscultation ; l'immobilité d'une aiguille enfoncée dans le cœur ; l'inefficacité des ventouses scarifiées pour tirer du sang ; la décoloration de la peau, la perte de transparence de la main, etc., etc...

Dans la syncope, les battements du cœur, très affaiblis, sont toujours pourtant appréciables à l'auscultation ; dans la léthargie et la catalepsie, également. Ils ne s'interrompent qu'à la mort. Le docteur Bouchut le prouve péremptoirement, et cite à l'appui de son énergique assertion de nombreux faits cliniques et expérimentaux, réfutant avec la verve la plus scientifique les objections ignorantes, les arguties et les contradictions malveillantes qu'on a voulu opposer à cette règle : "Etant donnée la législation actuelle qui ne permet d'inhumation qu'après les vingt-quatre heures qui suivent la déclaration du décès ; si au bout de ce temps il n'y a pas de battements du cœur, et si une aiguille placée à un centimètre de profondeur dans le cinquième espace intercostal, ne remue pas, l'inhumation peut avoir lieu." Voilà pour les ignorants timorés qui craignent d'être enterrés vivants ! Mais, à vrai dire, vingt minutes de l'expertise précédente peuvent suffire pour affirmer que le sujet est mort et bien mort.

L'auteur passe ensuite en revue plusieurs signes importants tirés de l'examen du fond de l'œil par l'ophthalmoscope. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ces détails techniques : nous signalerons seulement le *réactif chimique oculaire de la mort*, le *collyre au sulfate d'atropine*, qui ne dilate que la pupille des vivants.

La cessation des fonctions du cerveau et des nerfs peut également servir à différencier la mort réelle de la mort apparente, le relâchement simultané de la pupille et de tous les sphincters, l'affaissement des yeux et la formation d'une toile glaireuse au-devant de la cornée ; l'immobilité du corps, l'abaissement de la mâchoire inférieure, la flexion du pouce dans le creux de la main—voilà encore des signes immédiats, plus ou moins importants de la cessation des fonctions vitales.

Les signes éloignés de la mort sont : l'abaissement progressif de la température du corps et son refroidissement à 20° centigrades (signe simple et indubitable, ignoré avant les belles études de M. Bouchut) ; la rigidité cadavérique et l'absence de contraction musculaire sous l'influence des courants électriques. Enfin des signes éloignés annoncent le règne des lois physiques et chimiques sur la matière animale privée de vie. Les parties molles du corps s'affaissent sous l'influence de la pesanteur, et la putréfaction poursuit toutes ses phases habituelles...

Tel est, bien incomplètement esquissé, le traité des signes de la mort, dont on conçoit la haute importance sociale. La prévention des inhumations prématurées reste une question purement administrative. Il s'agit

d'organiser sérieusement le service de la vérification des décès : le médecin seul peut reconnaître la mort, et chaque décès devrait être vérifié par un médecin-inspecteur cantonal.

Tout le monde reconnaîtra la justesse de cette revendication, et l'opinion publique remerciera un jour de ses précieuses études sur la mort l'éminent médecin auquel la science contemporaine est, sur plus d'un point, si redevable.

Dr E. MONIN.

NOS GRAVURES

Ouverture de la chasse — Arrêt d'un pointer

A mesure que le gibier, sans cesse poursuivi, devenant plus sauvage change sa tactique, les véritables chasseurs ont senti la nécessité d'employer comme auxiliaires des animaux plus énergiques, mieux doués sous le rapport de la vigueur, de l'odorat, de l'intelligence, que les chiens dégénérés de notre pays.

Ils ont remplacé les chiens de race française par les chiens de provenance britannique, et les *pointers* et les *scotters*, dont la réputation est universelle, ont à peu près pris la place, dans la préférence des *sportsmen*, des bons gros épagneuls et des vieux braques français qui suffisaient à nos pères.

Rien n'est beau comme un de ces splendides animaux, quand il tient en arrêt une pièce de gibier : ses yeux flamboyants, ses narines dilatées aspirent avec passion les effluves parfumées, tous ses muscles sont tendus et il reste là, pétrifié, en proie à une sorte d'état cataleptique, jusqu'au moment où la pièce se lève... pour tomber sous le plomb du chasseur.

C'est l'instant qui précède ce dénouement que représente notre gravure.

Les Araucaniens au Jardin d'Acclimatation à Paris

C'est une famille de ces braves Indiens que l'on voit actuellement au Jardin d'Acclimatation, concurremment avec les Cinghalais. Ils campent tout près de ceux-ci, sur la pelouse située derrière le pavillon des Concerts. Ils sont là une quinzaine, hommes, femmes et enfants, vivant dans une maison ou plutôt une grande cabane élevée au milieu de la pelouse. Les maisons araucaniennes ne sont ni difficiles, ni longues à construire. Un certain nombre de pieds-droits reliés par des traverses, des roseaux, pour fermer les côtés et couvrir le tout, voilà les éléments de l'édifice, qui forme un carré long, avec deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, fermées toutes les deux par un cuir de cheval ou de bœuf, et deux trous dans la toiture pour les cheminées, car il y a deux cheminées comme il y a deux portes, pour la plus grande commodité des habitants, deux ou trois familles logeant généralement dans la même maison. C'est ce qui explique pourquoi les lits sont fermés par des cuirs et font alcôve.

Encore une singulière construction que celle de ces lits qui font songer à celui d'Ulysse, à la richesse près. Ils sont ainsi formés : quatre bûches taillées en fourches sont enfoncées en terre. Deux barres sont placées sur ces fourches dans le sens de la longueur du lit, et des traverses sur ces barres.

Le tronc d'un jeune arbre, coupé de la largeur du lit, est posé à la tête et forme traversin. Sur ce bâtis, un cuir de bœuf ou de cheval est étendu ; sur le cuir, des peaux de moutons avec leur laine constituent le matelas. Des couvertures de laine remplacent les draps. D'autres toisons forment les couvertures. Voilà les lits au grand complet ; ils sont placés, à droite et à gauche, contre les parois de la cabane dans le sens de la longueur, laissant libre au milieu un grand espace où les familles vaquent à leurs occupations, sans se mêler. Chaque famille se compose du chef, de ses femmes et des parents de celles-ci. Elle fait son feu à part, à part sa cuisine qui consiste en viande bouillie ou rôtie de bœuf, de cheval, de mouton et de mulet. Peu ou pas de pain. Dans la saison, beaucoup de légumes. Ce sont les femmes qui préparent les mets et les servent. Elles tissent aussi des ponchos, tandis que les hommes forgent des bijoux d'argent, des brides, des selles, des lazos, ou vont chasser ou veiller sur les troupeaux. Les Araucaniens n'ont point de culte déterminé. Ils adorent le soleil et tout ce qui leur paraît étrange : un volcan, une pierre, un oiseau. Ils ont cependant une cérémonie religieuse : le *Neliatoun*, qui a lieu toutes les fois qu'une question importante à résoudre se présente. Une question de guerre, par exemple. Le chef assigne un rendez-vous à ses administrés et aux tribus voisines. On s'y rend à cheval, on se met en cercle sur plusieurs rangs de profondeur. Dans l'espace resté libre, les orateurs traitent la question, puis on invoque le Père Tout-Puissant, auquel on immole force moutons que l'on distribue ensuite et que l'on mange. Après quoi, chacun remonte à cheval et rentre chez soi.

Le mariage et la famille sont parfaitement établis chez les Araucaniens. Seulement, ils sont polygames.

L'Araucanien peut prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir et payer aux parents, car les femmes s'achètent ; mais le mariage commence toujours par un enlèvement, volontaire ou non. Ce n'est qu'ensuite qu'a lieu le règlement de compte.

Très brave, nous l'avons dit, l'Araucanien est encore un cavalier de premier ordre. Il combat toujours à cheval, armé de la lance qu'il manie avec la plus grande adresse. C'est avec le lazo qu'il chasse. Il est assez grand, vigoureusement constitué, a le teint cuivré, les pommettes saillantes, la chevelure et les yeux noirs. Il est vêtu du poncho et va les pieds nus, comme la femme, dont la coiffure et les ornements qui la parent dénoient la coquetterie. Très travaillée d'ailleurs et bonnes mères, ces femmes ont grand soin de leurs enfants. Tout petits, elles les attachent sur une sorte de claie, et peuvent ainsi les porter partout avec elles sur le dos, les déposant ici ou là, suivant les lieux et les circonstances, sans crainte d'accident.

L'Araucanie est divisée en quatre provinces. La première comprend les Araucans proprement dits (*Ancas*, hommes libres) ; la seconde les Huilliches, au Sud-Est des Araucans ; la troisième les Moulouches ou *Moluches* (guerriers), et la quatrième les Peguenches, qui ne sont autres que les Patagons.

Chaque tribu est administrée par un cacique supérieur, ayant sous ses ordres plusieurs caciques subalternes, échelonnés dans les villages et auxquels il transmet sa volonté par les *mocetons* ou courriers.

Au-dessus de tous ces chefs il y a eu un instant un chef suprême : Antoine Orelie 1^{er}. Il est peu probable que la constitution qu'il avait donnée à ces diverses tribus lui ait survécu.

Les Cinghalais au Jardin d'Acclimatation à Paris

Le Jardin d'Acclimatation continue ses exhibitions ethnographiques auxquelles le public parisien a pris un si vif intérêt ces dernières années. Il vient d'y arriver de l'île de Ceylan une caravane considérable, composée de treize hommes, cinq femmes et trois enfants, accompagnés de dix éléphants de travail et de zébus coureurs. Cette caravane, à laquelle nous consacrons une page de dessins, excite vivement la curiosité et attire la foule au bois de Boulogne. Le dimanche, on s'écrase littéralement autour de la pelouse, garnie dans toute sa circonférence d'un décuple rang de curieux.

A peine êtes-vous entré dans le jardin qu'un bourdonnement sourd vous attire de ce côté. A mesure que vous avancez, le bruit va s'accroissant. C'est la musique des Cinghalais qui se fait entendre incessamment et dont vous apercevez les exécutants, ou plutôt les exécutantes, dès que vous êtes parvenu au haut du rocher, position dominante d'où vous découvrez toute la pelouse. De là, vous avez sous les yeux en son ensemble l'installation des Cinghalais.

Du côté du lac, ce sont les écuries des éléphants et des zébus, puis l'habitation où les matres campent et font leur cuisine. Un de nos dessins représente cette dernière. Au milieu de la pelouse sont semés des troncs d'arbres de toutes les grosseurs et des pierres de taille énormes. Ceci pour le travail des éléphants privés. L'éléphant dompté devient, on le sait et on l'a dit, doux et patient. En peu de temps, il vient à bout de comprendre les signes et même d'entendre l'expression des sons. Il distingue le ton impératif, celui de la colère et de la satisfaction, et il agit en conséquence. Rien n'est plus vrai, et il est tout à fait curieux de voir, sur la pelouse du Jardin d'Acclimatation, à la voix de leurs grêles mahouts, ces énormes quadrupèdes saisir avec leur trompe un tronc d'arbre et l'emporter, ou, s'il est trop gros, le pousser de la tête et le faire rouler devant eux, ou bien encore saisir dans leur gueule le bout d'une corde passée autour de ces énormes pierres dont nous avons parlé, et transporter tranquillement cette pierre à l'endroit désigné, en ayant soin de la maintenir immobile avec sa trompe, afin que, dans le mouvement imprimé par la marche, elle ne puisse balloter et heurter ses pieds de devant.

Après le travail des éléphants viennent les courses de zébus. Le zébu est commun dans l'Inde. C'est une sorte de bœuf à bosse, de très petite taille, gris en dessus blanc en dessous, avec une touffe de poils noirs au bout de la queue. Les Cinghalais l'attèlent à une petite voiture rudimentaire, qui se compose d'un banc monté sur deux roues et leur servant de siège. Là, armés d'un fouet, ils excitent vivement ce coursier de nouvelle espèce, qui file avec rapidité et fait en très peu de temps le tour de la pelouse. Les zébus, ainsi, attelés, luttent entre eux de vitesse, et mettent à l'emporter sur leurs rivaux la même animation et le même amour-propre que les hôtes des écuries de nos sportsmen en renom sur le champ de courses de Longchamps.

Ces divers exercices ont lieu au son de la musique, dont nous parlions tout à l'heure, et à laquelle il est temps de revenir. L'orchestre se compose de cinq jeunes femmes, assises autour d'une espèce de tambour à une seule peau et à caisse peu allongée, sur lequel elles frappent ensemble des deux mains, une main après l'autre, et en cadence, pour obtenir un mouvement